

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 68 (1929)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Concours de menteurs  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-222799>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



LA CABANE

**A**u milieu du glacier, dont un prudent détour a permis d'éviter la chute des séracs, on la découvre au loin, tache jaune perdue dans les rochers, à quatre cents mètres au-dessus de nos têtes. Les novices restent sceptiques : si souvent déjà ils ont cru la discerner, et toujours à tort, qu'à présent ils se défient de leurs yeux. Et puis, ils s'attendaient peut-être un peu à voir une façade blanche parée d'un drapeau suisse... et on ne leur montre qu'un point dont la teinte se marie à celle de la roche. Pourtant, c'est elle.

Au cours de la marche, on la perd de vue, puis elle réapparaît, plus distincte, pour se perdre à nouveau ; et soudain, elle se dresse à cinquante mètres de nous. Là-haut déjà, des voix résonnent, des barbes s'abritent sous des feutres, des mouchoirs enserrent des nattes de cheveux. On quitte les glaces. Les fers des souliers grincent sur le roc, et la voici, avec ses deux marches de pierre devant la porte fermée, sa petite lucarne du premier étage, œil braqué sur le glacier, et un rais de lumière au rez-de-chaussée.

On plie sommairement la corde, on distribue deux ou trois saluts aux confrères en pantoufles qui viennent d'un pas lèth et velouté examiner les arrivants et supputer sans bienveillance la place que chacun aura pour sa couche de nuit. Et puis on entre tout de go dans la cuisine. Il y fait chaud, le poêle ronfle, et l'odeur des potages Maggi remplit la chambre. A la clarté de deux bougies plantées dans le goulot de bouteilles vides, six touristes mangent leur soupe dans des assiettes où la chute de l'émail laisse à nu des ronds et des étoiles de métal noir. Dans l'eau qui bout, le gardien émettre sa quarantième tablette Maggi de la soirée. L'accueil des gens attablés est plus fraternel que celui des voyageurs qui digèrent déjà dehors. C'est qu'ils satisfont pour l'heure aux impérieuses exigences de l'estomac, et le bien-être du souper fait faire le souci du sommeil à venir.

Cependant, le gardien arrive à loger son monde. Chacun reçoit sa place, qui au rez-de-chaussée, à côté de la cuisine, qui au premier étage. On grimpe l'échelle, on passe par la trappe, et, dans un coin de la souquette, au pied de la paillassou ou sur un rayon de bois blanc, on pose le sac. Et l'on redescend l'échelle, le nez contre la batterie de cuisine, qui pend au mur.

La soupe fume. Une fois encore, le parfum des *pois au lard* ou des *oignons à la crème* envoit l'office ; une fois de plus, le fer des cuillers racle l'émail des assiettes. On partage avec le gardien, et l'on rouvre la gourde en son honneur. Il tient à offrir sa couverture personnelle pour « la jeune dame » ou « le petit monsieur » — ça se trouve toujours dans une cavane !

Alors seulement, toute faim apaisée, pipe ou cigarette aux lèvres, à la clarté des bougies qui,

Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

## ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

partout, ont répandu du suif, le touriste s'aperçoit que la table est grasse. Il voit la malpropreté du plancher et des ustensiles de cuisine. En fera-t-il un crime à la cabane ? Mon Dieu ! non. D'habitude, il est plus sale qu'elle... mais, chez lui, c'est passager. Du reste, de quoi se compose la saleté des cabanes ? De poudre de rocs, grattée à l'or d'une paroi de 3 à 4000 mètres au-dessus des villes ; de cristaux de glace qui se résorbent en eau sur le plancher, et dont vous auriez fait vos délices si vous l'aviez bué mille mètres plus bas !

Au surplus, la cabane propre n'est pas une chimère : dans ma longue carrière de montagnard, j'en ai trouvé une<sup>1</sup>.

Non, personne ne fait à la cabane un grief de n'être point immaculée. Et c'est parce qu'elle est un asile à tous les audacieux qui ont affronté les périls ; parce que, dans les vastes solidutes des glaces et des rocs, au milieu des menaces de mort, elle est la vie. Battue des neiges et foulée des vents, elle est le refuge qui assure la chaleur et la nourriture. Elle rappelle la société qu'on a fui sur les sommets, mais dont on se passe difficilement à la longue. Elle offre le confort physique et le réconfort moral à l'individu qui s'est senti trop au-dessus de l'homme, et qui aspire à reprendre pied parmi ses frères, à se rattacher à l'humanité. A le percher souvent sur les cimes, à le pencher sur les gouffres, on essouffle vite son idéal, on le rend sujet au vertige. La cabane est là pour l'équilibrer, pour l'asseoir solidement. Il y reprend terre et n'en retire que plus d'élasticité pour un prochain envol. Il y fait son plein d'essence, dirait un aviateur. Il y retrouve une collectivité organisée, forte des efforts accomplis, mûre pour de nouveaux efforts, à laquelle l'isolement de la journée a fait comprendre la notion de solidarité et apprécier la valeur d'un semblable. En dépit de ses imperfections, la cabane est un pôle magnétique vers lequel convergent en grand nombre les énergies morales quotidiennement éparses dans les Alpes. Aug. Vautier.

<sup>1</sup> Une cabane de la Section Monte-Rose, Valais.



## LE FRUIT DE PERTSE

Patois de la Grande-Eau.

**P**AI le monde, iô y a tant dé bouenes choses à medzi ; dites mé vâi se vo z'en cognîtes ona que sâi meillhâu tiet le fruit de Pertse. La tsemembta ? Ona bouena râve. La sepâ à l'ordze et ès tsoux ? Ouâi, bien se iâ de râsson dé fruit de Pertse dedein. Tserksi pi ! Po, quâ na souie sâi d'estra, faut que ien ésse.

Ara, me faut dre à clliau que ne le sant pas, que le fruit de Pertse ne sâf n'ein Arnônnaz, né ein Eusânnaz, mâ bal et bin en Pertse avoué de lassé âriâ ein Pertse, iô y a la mautêrena, le prin pliantain et la prinma dzâncillâna que fâ allâ clliau que sont eindzemouetis et on moué d'âtres.

Le lassé dé Pertse, la bouena crâma de la

pliânnâ le vaut papi, et clliau qu'ant, quemaint mè, biu ès dou tsalets sant prau que cé dé d'amoue est onco meillhâu tiet cé dé d'avau. E ne pas de clliau dé sâutet, et cé ouedre rasâ aué ne porre pas, sé passâ dé meriâu.

Ara, quemaint ouelâï-vo fêre de la crouïa martchandi avoué de lassé dinse ? Et pouâi, le fruit dé Pertse sâ fâ quemaint cé u Lâiseno.

— Caillâ te gras, Maricot ?

— Ouâi, ma fâi, gras, gras et demi, la crâma permî.

N'y a tiet cé que sé fâ lou dzor de mousére, aobin à la mi-tsautain que ne sâi pas tot à fê « gras et demi aué la crâna permî. »

Se vo medzi de fruit dé Pertse qu'esse on an, douz'ans, ère bon quemaint le tot bon dé Marnez aobin de la Grant-Erpelle, mâ se vo le lasside veni villho dé dozé, treizé, tchâiz' ans, aobin quemeniâ û passâ l'écoula, ère tant bon, adonc, cé pourre corps, que lou z'âtres ne sont pas mé tiet de fruit dé laitârî dé coûte, et qu'â vo fâ veni l'êoue ès zuets, rein tiet de l'eintonâ.

Et le son ? On tâupi de la pliânnâ ave remarqué que se boetavâ le nâ d'on derbon éterti su'nâ botoille d'Aillho, le derbon tornâve, sé lassive étsappouegnî et représeintâ û municipau que cein controlâve. Yé todzo de que sera donzârâu d'avâi on tâupi ès Ormonts, sutot se r'âve dé le vatxes em Pertse. Rein tiet le son de fruit fare réveny lou derbon.

Mé faut pas aoblliâ dé vo dre q'ona bouena chose dinse dâi sé medzi aué respect. Faut le copâ prin, pé dolices<sup>1</sup>, le medzi aué de la sandze<sup>2</sup> et tsâblliâ, di teimps ein teimps, aué on petiout coup d'Aillho û dé Vela noue.

Po la sepa, le dolice ne vant pas. Faut le râsson fé aué'na râss bin molâie, mâ que n'esse pas troa dé temin. Dévesâ mé vâi, la né dé décope, quand on est bas de Pertse, qu'on a biu on véra, qu'on est bin lania, que l'estema râpouesse por avâi auque, dévesâ-mé vâi d'ona pecheinta sepa à l'ordze et ès tsoux avoué de la tsambetta, dé le faviolettes, on vére dé bon et ona couessattâie dé râsson dé fruit de Pertse ! Pas fotu dé trovâ auque dé meillhau dein tota l'Urope — la râsta, n'in dévesâ pas — et Guillaumé, cé que râsse de bou à Doorn, aué sa campouta ès tsoux et son bacon, n'a jamé été fotu dé s'einvouei auque d'asse bon dein son corniolon, impérial.

Djan-Pierre dé le Savolles.

<sup>1</sup> Bûchilles.

<sup>2</sup> Pain plat des Ormonts.

Façon de parler. — Toupin s'est commandé des bottes sur mesure, mais comme toujours, le cordonnier les lui a faites trop étroites. Il s'escrine néanmoins à les mettre. Sa femme arrive sur ces entrefaites.

Qu'as-tu donc, mon ami, à geindre ainsi ?

— Ah ! ma bonne, jamais je ne pourrai entrer dans ces bottines avant de les avoir portées deux ou trois jours !

C'est l'essential. — Mme B., à un de ses amis qui a une fille à marier :

— Comment trouvez-vous le jeune homme que je vous ai présenté hier ?

— Faut-il vous dire franchement ma pensée ?

— Oh ! maintenant, c'est inutile.

Concours de menteurs. — Celui qui dira le plus fort mensonge gagnera vingt sous.

— Entendu. Pour mon compte, je suis l'être le plus stupide que la terre ait jamais porté.

— Oh ! ca, ce n'est pas un mensonge, c'est une vérité.